

GENTIL 4.0

MANGEZ DONT D'LA MARDE : UNE RÉFLEXION SUR
COMMENT ON DEVRAIT PAS TROP, S'ENVOYER CHIER

PURGE·ES, LES MÉCHANT·ES
DÉVELOPPER LA LIGNE JUSTE DU GENTIL

POUR ÊTRE GENTIL·LES

PROVOQUER L'INSUREC-NICE

POURQUOI T'ES LÀ ? RÉFLEXIONS SUR NOTRE
RELATION À LA LUTTE RÉVOLUTIONNAIRE

**LES AMI·ES, VOUS M'AVEZ FAIT DE
LA PEINE... PIS VOUS GOSSEZ :(**
S'HAÏR CONTINUUELLEMENT, UNE
STRATÉGIE RÉVOLUTIONNAIRE

POURQUOI L'ÉTAT AURAIT PEUR DE NOUS ? ON
EST MÊME PAS CAPABLE DE S'ORGANISER

CLOUT > POLITIQUE

Y VA TU FINIR PAR SORTIR CET OSTI DE ZINE LÀ ?

LA GAUCHE, LA GAUCHE, C'EST PAS UNE RAISON POUR SE FAIRE MAL
CES EMPÊTREMENTS INDIVIDUALISTES QUI SERONT
TOUJOURS INSATISFAISANTS POUR RÉPONDRE
RÉELLEMENT AUX ANGOISSES EXISTENTIELLES

*Réflexions sur la tension entre nos besoins sociaux et les nécessités de la lutte,
dans une perspective anti-libérale somewhat introspective (et révolutionnaire ?)*

automne 2024 - hiver 2025
gentil@riseup.net

Écrit par Nuage, révisé par plein de monde gentil

Ce zine a pris énormément de temps, parce que j'étais fâché. Les deux premières versions étaient pèles-mêles, pleines de blâmes (mal fondés et ironiques) et de colère. Elles n'étaient pas vraiment digestes ni utiles. La première version a été lue par une dizaine de camarades. La deuxième, par deux personnes qui l'ont commenté en profondeur. La troisième version a été révisée avec une personne dont les actions avaient participées au déclenchement du processus d'écriture. La quatrième version a été révisée avec des ami·es et en plein milieu du processus de traduction (oupsi ! désolé...) Bref, je vous partage ce processus, parce que l'écriture de ce zine a fait grandir non seulement ma réflexion, mais aussi plusieurs de mes relations. Merci full aux ami·es et camarades. Merci aussi aux lecteurices (c'est toi ça). Là j'ai fini de le réviser, mais je vais certainement continuer de réfléchir et de changer d'idée. Écrivez-moi à gentil@riseu.net pour continuer d'en jaser !

J'étais tout naïf, anarco-gentil (ou peut-être plus exactement gaucho-révolutionnaire-gentil); gentil dans le sens d'ignorant et un peu con, mais aussi parce que je papillonnais pour essayer de saisir les tensions idéologiques et stratégiques tout en restant ami avec tout le monde. Je m'impliquais dans les trucs les plus près de moi, sans trop magasiner mes options, en me laissant porter d'un projet à l'autre. J'aimais le sentiment de me rendre utile à quelque chose de plus grand. Ce zine est né du point tournant où je suis passé **de la préoccupation de me rendre utile,**

au souci de pérenniser ma place dans nos milieux. J'ai été désillusionné : dans les espaces d'organisation de la gauche militante que j'ai côtoyés, il y avait là aussi (comme partout ailleurs, sûrement) des cool kids, des cliques, des regards jugeants, des querelles et des histoires compliquées.

LA MATIÈRE PREMIÈRE DE NOS LUTTE C'EST NOUS - LES GENS, ET NOS RELATIONS.

C'est une matière infiniment complexe et puissante, mais aussi fragile et pleine de contradictions. On dit souvent qu'il n'y a pas mieux que la gauche pour critiquer la gauche; mais je pense que c'est faux. Ce n'est pas le propre de la gauche, c'est peut-être plus celui, plus large, de ceu(e)s qui se sentent impliqués et investis(e)s dans le monde qui les entoure. Je n'écris donc pas pour laver notre linge sale en public, mais ici je veux parler d'un idéal dont l'absence m'affecte personnellement et semble nuire à nos luttes.

Il y a eu des événements déclencheurs, mais ce n'est pas d'eux précisément dont je parle. Je vais désigner des comportements; ils ne sont pas partagés par tous, mais ils forment une certaine dynamique dans laquelle je me suis senti entraîné. Et quoique cette dynamique ne domine pas partout ni tout le temps, ses mécaniques me semblent intrinsèques à nos modes organisationnels. Je vais parler de capital social (les points interpersonnels qu'on gagne dans un contexte donné et qui permettent d'avoir certains bénéfices, comme l'inclusion), d'enjeux interpersonnels (ce qui se passe de tendu entre les gens, les individus, les cliques), de personnalisation des critiques (s'attaquer aux per-

erronées et seront donc prêts à chercher de meilleures idées pour les remplacer (Schiller, 2008).

Hummel (2000, p. 5) explique que la pédagogie socratique se démarque de l'enseignement traditionnel où un enseignant s'efforce de transmettre ses connaissances à un élève qui doit les assimiler plus ou moins passivement: « La pédagogie socratique est une pédagogie active, c'est la pédagogie du dialogue où éducateur et élève coopèrent à la recherche du savoir. » [...]

- 1) Il doit s'inscrire dans un travail en groupe, en collaboration;*
- 2) Il doit permettre de discuter à partir de questions menant à plusieurs interprétations possibles pour les apprenants (plutôt qu'une réponse unique), ce qui active leurs connaissances antérieures et les conduit vers une réponse plus précise et, finalement;*
- 3) Il est nécessaire de réaliser une réflexion sur cette discussion.*

Le dialogue socratique

https://wiki.telug.ca/wikimedia/index.php/Dialogue_socratique

Dans un premier temps, Socrate répond donc à la question de l'éducation²⁸. Il demande donc à Méléto(s) quelle est la personne qui rend les gens meilleurs. Sa réponse est que ce sont les lois, personnifiées par les juges. Socrate pousse le raisonnement de Méléto(s), qui continue en avançant que les membres de l'assemblée, puis tous les citoyens rendent les gens meilleurs (...)

L'apologie de Socrate

https://fr.wikipedia.org/wiki/Apologie_de_Socrate

SUR LES POLITIQUES IDENTITAIRES :

(dans la version Gentil 1.0 et Gentil 2.0 il y avait aussi un bout sur les politiques identitaires)

Identity, Politics, and Anti-politics: A critical perspective - Phil
Originally published in Pink and Black Attack #4 , 2010
<https://theanarchistlibrary.org/library/phil-identity-politics-and-anti-politics-a-critical-perspective>

SUR LE CONFLIT D'IDÉE :

(c'est surtout pour le lol, et faut être gentil - c'est tu pas le propos de mon zine? - mais si vous me détestiez pas déjà, voici l'occasion parfaite : oui Socrates, parce qu'on a besoin des autres et de tolérer le conflit pour renseigner nos luttes et réfléchir stratégiquement et pour les inscrire dans le temps long et pour savoir les rendre incisives; parce que le savoir est dialectique et donc dynamique)

[Le dialogue socratique] débute avec une opinion ou une affirmation faite par l'apprenant. L'enseignant intervient par la suite en posant des questions qui orientent l'apprenant vers une réflexion critique portant sur l'opinion qu'il a préalablement formulée. En répondant à ces questions, l'apprenant identifie certaines incohérences dans son raisonnement; il les corrige et améliore ses réponses, aboutissant ainsi à une opinion différente de la première. Par conséquent s'ils réussissent, les élèves finissent par mieux comprendre le sujet. Ils seront débarrassés des idées fausses ou

sonnalités plutôt qu'aux comportements dans des dynamiques organisationnelles) et de moralisation.

Je me base sur certaines de **mes expériences** d'organisation, celles qui ressemblent à tenir des réunions de 3 heures, s'attribuer des tâches, les faire, et recommencer; et sur des enjeux interpersonnels qui m'ont impliqué ou ont impliqué des gens dont je suis proche. En meeting, je suis souvent anxieux socialement, m'inquiète de bien dire les choses, de ne froisser personne et que les gens me trouvent hot. Je vais me mettre énormément de pression pour que les choses soient bien faites, prendre des tâches qui ne m'excitent pas, dépasser les limites de ma disponibilité. Certes, il y a là quelque chose auquel m'attarder en travaillant sur moi, mais je crois qu'il y a aussi des enjeux culturels, qui sont sûrement les limites de nos modes / compétences organisationnelles et interpersonnelles.

JE RÉALISE, NAÏVEMENT, QU'IL Y A ICI AUSSI, COMME AILLEURS, DES ENJEUX DE COMMUNICATION ET DES TENSIONS INTERPERSONNELLES.

Un enjeu de communication qui m'a marqué c'est la **personnalisation des critiques** : comment basculent des conflits idéologiques vers l'interpersonnel. Je parle autant de comment on rend personnelle une critique qu'on fait à l'égard de quelqu'un en s'attaquant à sa vie privée, sa personnalité ou d'autres aspects

personnels plutôt qu'à ses idées ou comportements, qu'à comment on reçoit une critique comme quelque chose de menaçant pour notre valeur personnelle.

Peut-être aussi qu'il peut y avoir des accumulations et des frustrations face à une critique qui ne semble pas atteindre sa cible - mais ce ne sont pas des excuses pour perpétuer des comportements qui sont hostiles envers des camarades et qui nuisent à une meilleure harmonie dans la gauche radicale, compliquent les coalitions et perpétuent l'hégémonie libérale. Je ne parle pas de s'organiser autour d'enjeux micropolitiques pour actualiser nos principes à tout prix. Je parle de faire attention à ce qui soutient nos luttes et à ce qui leur nuit.

Peut-être qu'une des raisons pour lesquelles on personnalise les critiques c'est parce qu'on est mal outillé·es à réfléchir ou s'exprimer politiquement. On est trop peu politisé·es, on manque de référents, on connaît pas les concepts en jeu. Si on manque de moyens ou de mots pour critiquer les idées, on retombe facilement sur une critique des personnes. Mes réflexions amènent la question que ce qu'on collectivise ou pas : il y a sûrement une part de responsabilité individuelle à s'instruire, à aller chercher soit dans l'écrit ou par osmose, des référents et des concepts avec lesquels travailler. Mais on ne devrait pas avoir besoin de préparer un exposé académique pour se voir offrir un espace où être entendu. Il y a donc surtout une responsabilité collective d'accueillir, de prendre sous notre aile et d'être patient·es, d'orienter et d'accompagner, non pas de façon patronisante, mais bienveillante et par nécessité stratégique, parce que politiser nos milieux sert la lutte; sinon de simplement donner l'espace et le temps,

pace and a more human scale than is culturally acceptable today. However, the fact that groups offer a respite from daily struggle, and perhaps a quieter style of interacting and listening which relieves attentive pressure, may also be attractive. Participants would need to learn to speak with a self-expressive voice (rather than a neoliberal performance derived from the compulsion to share banal information), and to listen and analyse.

[...]

Perhaps, in the course of taking on the ruling order, we could create something together that inspires confidence, grounding ourselves in a shared sense of reality that no market or military could take from us.

We Are All Very Anxious
Six Theses on Anxiety and Why It is Effectively Preventing
Militancy, and One Possible Strategy for Overcoming It
- Institute for Precarious Consciousness
<https://theanarchistlibrary.org/library/institute-for-precarious-consciousness-we-are-all-very-anxious>

SUR LA LÉGITIMITÉ :

(dans les versions Gentil 1.0 et Gentil 2.0, il y avait une tirade sur la légitimité, qui va peut-être devenir un autre zine)

Faut-il être Arabe ou Noir pour avoir la légitimité pour s'exprimer sur le racisme ? Wissam n'est pas d'accord et il vous explique pourquoi.

Les "premiers concernés" ont-ils forcément raison ?
- Juste Wissam
<https://youtu.be/AGiP9FitmYs?si=lzpDOAJEKJga57Nt>

actually communicating, even while the system demands that everyone be connected and communicable. People both conform to the demand to communicate rather than expressing themselves, and self-censor within mediated spaces.

[...]
The situation feels hopeless and inescapable, but it isn't. It feels this way because of effects of precarity – constant over-stress, the contraction of time into an eternal present, the vulnerability of each separated (or systemically mediated) individual, the system's dominance of all aspects of social space. Structurally, the system is vulnerable. The reliance on anxiety is a desperate measure, used in the absence of stronger forms of conformity. The system's attempt to keep running by keeping people feeling powerless leaves it open to sudden ruptures, outbreaks of revolt. So how do we get to the point where we stop feeling powerless?

[...]
In order to formulate new responses to anxiety, we need to return to the drawing board. We need to construct a new set of knowledges and theories from the bottom up. To this end, we need to create a profusion of discussions which produce dense intersections between experiences of the current situation and theories of transformation. We need to start such processes throughout the excluded and oppressed strata – but there is no reason we shouldn't start with ourselves.

[...]
Sometimes it entails challenging the personalisation of problems.

[...]
People are paralysed by unnameable emotions, and a general sense of feeling like shit. These emotions need to be transformed into a sense of injustice, a type of anger which is less resentful and more focused, a move towards self-expression, and a reactivation of resistance.

[...]
This should not simply be a self-help measure, used to sustain existing activities, but instead, a space for reconstructing a radical perspective.

[...]
One major problem will be maintaining regular time commitments in a context of constant time and attentive pressure. The process has a slower

prêter oreille de bonne foi.

Une autre raison, beaucoup plus vaste et complexe est la place et le rôle structurant que prennent nos besoins sociaux. Celle-là ouvre vers le cœur de ma réflexion, alors voilà :

NOS MILIEUX (LES ESPACES OÙ S'ARTICULENT SOCIALEMENT ET MATÉRIELLEMENT NOS ENGAGEMENTS) SONT TELLEMENT COMPLEXES : UN FOUILIS QUI RECOUPE TOUTES LES SPHÈRES DE NOS VIES.

Parce qu'on vit dans des marges et sous des oppressions, on arrive dans la lutte avec tout plein de besoins sociaux non comblés et on y rencontre enfin des gens qui pensent (au moins un peu) comme nous ou qui, du moins, nous ressemblent, nous comprennent. On y passe beaucoup, beaucoup de temps. On s'y fait des ami·es et des amour·es, sinon des affinités. On y fait communauté au moins autant qu'on fait de la politique. Et souvent naissent, par ce fait, des tensions entre ces deux axes - **entre besoins sociaux et nécessités des luttes.**

Outre ses propres initiatives (seule), pour s'impliquer (ensemble), la personne doit être au courant, il faut donc que quelqu'un la tienne au courant et l'invite. Ces personnes (qui invitent) se retrouvent dans une situation où elles pourraient baser la décision d'inviter ou non une personne - consciemment ou non - sur leurs besoins et désirs sociaux personnels. Dans cette situation, les personnes qui veulent être invitées vont sûrement vivre des enjeux de désirabilité sociale, voulant être appréciées de celles qui peuvent les inviter.

Dépendamment de ce qui nous rend apprécié es, ces enjeux de désirabilité sociale peuvent maintenir des cultures dominantes; ou du moins limiter les possibilités organisationnelles et réflexives. (Je vais utiliser « cultures dominantes » pour désigner les idéologies dominantes dans un milieu donné, les cliques au pouvoir, les tendances majoritaires, mais aussi des attitudes, modes organisationnels, façons de faire et comportements). J’entends donc, péjorativement, par culture dominante, ce qui va gagner par des enjeux sociaux plutôt que par un conflit d’idée.

Si la culture dominante désigne d’avance une voix gagnante, il reste peu d’espace pour explorer autre chose. Si la culture dominante colle les idées, comme des identités, sur leurs locuteurs (si tu penses x, t’es un e ci ou un e ça), alors s’opposer à l’idée gagnante pourrait nous isoler du milieu. Si la culture dominante condamne sans équivoque des tendances divergentes, plutôt que de les écouter et considérer, il devient alors préférable de taire ses critiques. Parce qu’on tient à garder ces relations, il y a un glissement, on peut sacrifier rigueur et confrontations idéologiques ou stratégiques pour protéger notre capital social. On peut soutenir la ligne « juste » sans la questionner ou se plier à la voix de celui qui a le plus de capital social ou à la voix jugée la plus légitime, faire des passe-droits à nos amis, suivre le troupeau ou jouer le clown plutôt que de se donner à des réflexions approfondies sur les besoins, nécessités et moyens pour nos luttes. Ces réflexions exigent du conflit d’idées, de l’inconfort, des erreurs. Si on s’inquiète de notre capital social, on ne se met pas dans des dispositions propices à voir ses idées confrontées, challengées et évoluer; mais plutôt à cimenter les hégémonies.

coordinates of connectedness in a setting of constant danger, in order to produce a collapse of personality.

The present dominant affect of anxiety is also known as precarity. Precarity is a type of insecurity which treats people as disposable so as to impose control. Precarity differs from misery in that the necessities of life are not simply absent. They are available, but withheld conditionally.

Precarity leads to generalised hopelessness; a constant bodily excitation without release.

[...]

Excessive anxiety and stress are a public secret. When discussed at all, they are understood as individual psychological problems, often blamed on faulty thought patterns or poor adaptation.

Indeed, the dominant public narrative suggests that we need more stress, so as to keep us “safe” (through securitisation) and “competitive” (through performance management). Each moral panic, each new crackdown or new round of repressive laws, adds to the cumulative weight of anxiety and stress arising from general over-regulation. Real, human insecurity is channelled into fuelling securitisation. This is a vicious circle, because securitisation increases the very conditions (disposability, surveillance, intensive regulation) which cause the initial anxiety. In effect, the security of the Homeland is used as a vicarious substitute for security of the Self. Again, this has precedents: the use of national greatness as vicarious compensation for misery, and the use of global war as a channel for frustration arising from boredom.

Anxiety is also channelled downwards. People’s lack of control over their lives leads to an obsessive struggle to reclaim control by micro-managing whatever one can control.

[...]

Earlier we argued that people have to be socially isolated in order for a public secret to work. This is true of the current situation, in which authentic communication is increasingly rare. Communication is more pervasive than ever, but increasingly, communication happens only through paths mediated by the system. Hence, in many ways, people are prevented from

linchpin of subordination.

One major part of the social underpinning of anxiety is the multi-faceted omnipresent web of surveillance. The NSA, CCTV, performance management reviews, the Job Centre, the privileges system in the prisons, the constant examination and classification of the youngest schoolchildren. But this obvious web is only the outer carapace. We need to think about the ways in which a neoliberal idea of success inculcates these surveillance mechanisms inside the subjectivities and life-stories of most of the population.

We need to think about how people's deliberate and ostensibly voluntary self-exposure, through social media, visible consumption and choice of positions within the field of opinions, also assumes a performance in the field of the perpetual gaze of virtual others. We need to think about the ways in which this gaze inflects how we find, measure and know one another, as co-actors in an infinitely watched perpetual performance. Our success in this performance in turn affects everything from our ability to access human warmth to our ability to access means of subsistence, not just in the form of the wage but also in the form of credit. Outsides to the field of mediatised surveillance are increasingly closed off, as public space is bureaucratised and privatised, and a widening range of human activity is criminalised on the grounds of risk, security, nuisance, quality of life, or anti-social behaviour.

In this increasingly securitised and visible field, we are commanded to communicate. The incommunicable is excluded. Since everyone is disposable, the system holds the threat of forcibly delinking anyone at any time, in a context where alternatives are foreclosed in advance, so that forcible delinking entails desocialisation – leading to an absurd non-choice between desocialised inclusion and desocialised exclusion. This threat is manifested in small ways in today's disciplinary practices – from “time-outs” and Internet bans, to firings and benefit sanctions – culminating in the draconian forms of solitary confinement found in prisons. Such regimes are the zero degree of control-by-anxiety: the breakdown of all the

Et si on mêle un peu tout ça et qu'on s'identifie à notre opinion, on a sûrement peur du conflit car il menace notre personne; on a peut-être peur du conflit aussi parce qu'on n'est pas équipé·es à s'y défendre et qu'on veut pas perdre la face devant les autres.

Peut-être que c'est moins innocent des fois aussi : je ne peux pas m'empêcher de lire certaines attaques comme un comportement de cool kid : où le capital social se gagne dans sa clique, au dépend des autres (à qui aura la répartie la plus tranchante, la pique direct où ça blesse, la réplique désarmante ou antagonisante). Ça c'est 100% travailler dans le sens contraire de nos luttes, en sabotant sa matière première - les gens. Ce n'est pas utile, et ça ne devrait pas être désirable. Ce que l'on fait est très exigeant, la moindre des choses c'est qu'on soit solidaire de nos camarades, malgré nos désaccords.

La nature de la motivation ne devrait peut-être pas être un facteur qui détermine l'utilité des actions, comportements, etc. On peut s'imaginer que même avec la motivation la plus égoïste, quelqu'un pourrait tenir la ligne juste et se rendre très utile. Si le fantasme existe dans ma tête : peu importe sa motivation (morale, sociale, existentielle), un·e militant·e parfaite saura servir les luttes... Si ce fantasme existe, mon expérience en est autre : la motivation vient teinter la façon qu'on s'organise et qu'on s'implique, et certainement ce qu'on offre ou pas à la lutte. Particulièrement, j'essaie de montrer en quoi une motivation sociale à l'activisme peut cultiver des modes organisationnels / des dy-

namiques / des attitudes / des comportements nuisibles pour la pérennisation de l'implication des nouvelles, la création d'alliances et/ou pour pousser nos réflexions stratégiques via un conflit d'idées.

En plus des enjeux de désirabilité sociale (dont j'ai parlé avant), il y a certainement quelque chose d'une **responsabilisation individuelle moralisatrice** au cœur de mes difficultés : ça serait mon strict devoir de me rendre utile, c'est la moindre des choses. L'hégémonie néolibérale empoisonne mes réflexes. C'est grave si je me trompe, je dois avoir tout réfléchi avant de présenter mon idée, il faut que ma pensée soit xyz sinon je suis une mauvaise personne et je dois me protéger de l'échec en ayant au moins raison au niveau moral. Et il y a là aussi un glissement, si ce n'est plus pour être perçu par l'autre, c'est sûrement pour se conformer aux prescriptions et proscriptions de la police libérale* dans ma tête, et certainement pas pour le meilleur intérêt des luttes.

**À la fin du zine, je renvoie vers un texte de 1937 qui donne des exemples de comment le libéralisme nuit à nos milieux.*

L'hégémonie néolibérale persiste donc dans nos milieux et y est maintenu via des enjeux de désirabilité sociale. Ces enjeux s'inscrivent dans la poursuite d'une supériorité morale et du gain de capital social pour sécuriser notre place dans nos milieux. Les enjeux sociaux qui en émergent témoignent sûrement du désir de l'individu d'être accepté et aussi de se réaliser soi-même. La surveillance omniprésente, caractéristique du néolibéralisme*, affecte comment on entre en relation avec les autres : en limitant le degré d'intimité possible car on reste pris dans la performance.

SUR L'ANXIÉTÉ ET LE NÉOLIBÉRALISME :

(entre maoïstes, queer révolutionnaires, anarco-populistes et insu; clairement je papillonne encore. Pas que je crois qu'il faille y trouver son camps, reste qu'une bonne façon de m'avoir c'est de s'opposer au (néo)libéralisme)

Each phase of capitalism has a particular affect which holds it together. This is not a static situation. The prevalence of a particular dominant affect is sustainable only until strategies of resistance able to break down this particular affect and /or its social sources are formulated. Hence, capitalism constantly comes into crisis and recomposes around newly dominant affects.

One aspect of every phase's dominant affect is that it is a public secret, something that everyone knows, but nobody admits, or talks about. As long as the dominant affect is a public secret, it remains effective, and strategies against it will not emerge.

[...]

In the modern era (until the post-war settlement), the dominant affect was misery.

[...]

When misery stopped working as a control strategy, capitalism switched to boredom.

[...]

Most tactics of this era were/are ways to escape the work-consume-die cycle.

[...]

Today's public secret is that everyone is anxious. Anxiety has spread from its previous localised locations (such as sexuality) to the whole of the social field. All forms of intensity, self-expression, emotional connection, immediacy, and enjoyment are now laced with anxiety. It has become the

instead to be indifferent to them and show no concern for their well-being, forgetting that one is a Communist and behaving as if one were an ordinary non-Communist. This is a seventh type.

To see someone harming the interests of the masses and yet not feel indignant, or dissuade or stop him or reason with him, but to allow him to continue. This is an eighth type.

To work half-heartedly without a definite plan or direction; to work perfunctorily and muddle along--"So long as one remains a monk, one goes on tolling the bell." This is a ninth type.

To regard oneself as having rendered great service to the revolution, to pride oneself on being a veteran, to disdain minor assignments while being quite unequal to major tasks, to be slipshod in work and slack in study. This is a tenth type.

To be aware of one's own mistakes and yet make no attempt to correct them, taking a liberal attitude towards oneself. This is an eleventh type.

We could name more. But these eleven are the principal types.

They are all manifestations of liberalism.

Liberalism is extremely harmful in a revolutionary collective. It is a corrosive which eats away unity, undermines cohesion, causes apathy and creates dissension. It robs the revolutionary ranks of compact organization and strict discipline, prevents policies from being carried through and alienates the Party organizations from the masses which the Party leads. It is an extremely bad tendency.

Liberalism stems from petty-bourgeois selfishness, it places personal interests first and the interests of the revolution second, and this gives rise to ideological, political and organizational liberalism.

COMBAT LIBERALISM

Mao Tse-Tung

September 7, 1937

https://www.marxists.org/reference/archive/mao/selected-works/volume-2/mswv2_03.htm

L'injonction au succès personnel affecte comment on entre dans la lutte, parce qu'elle individualise le traitement des angoisses existentielles. Ce qui m'amène à mon prochain point :

**À la fin du zine, je laisse des extraits d'un zine sur l'anxiété comme secret publique qui paralyse nos luttes.*

Quoique j'essaie de garder un équilibre (que mes intérêts, productions, temps libres, et toutes mes relations ne soient pas qu'articulées autour de mes implications politiques); c'est vrai que j'ai eu tendance à me jeter à fond dans cette découverte qu'était l'activisme, ayant enfin trouvé de quoi remplir le vide existentiel, actualiser tout plein de compétences connexes, donner une direction à ma vie, une utilité à ma personne et sortir d'un nihilisme blasé et enlisant. La motivation à l'activisme ici est le **besoin existentiel**.

Parce qu'on tient à garder cette bouée existentielle, il y a un glissement, on peut sacrifier le soin porté envers la matière première de nos luttes, soit envers les gens. On peut bousculer, passer trop vite ou s'impatienter, tourner les coins ronds, négliger d'accompagner une pensée incomplète ou boiteuse, s'identifier à notre travail politique et garder trop de contrôle sur nos productions, etc. Quand je parlais du tournant qui m'a fait basculer de la préoccupation de me rendre utile, au souci de pérenniser ma place dans nos milieux; je pensais aussi à ceuzes qui se rendent indispensables, ou qui portent des projets sans savoir les passer, ou qui prennent sur eux de façon excessive. Je pense qu'une motivation existentielle peut parfois être trop proche de notre identité et nous pousser à nous identifier aux projets que l'on porte. Elle

peut aussi, si elle est symptomatique de l'hégémonie néolibérale, nous cloisonner dans **ces empêtements individualistes qui seront toujours insatisfaisants pour répondre réellement aux angoisses existentielles.**

Ça n'aide pas à pérenniser l'engagement des nouvelles, ni à renforcer l'implication et les contributions des camarades. Pour remplir le vide, je vais me brûler, tout faire tout seul ou blesser les autres; et ça non-plus ça ne sert pas les luttes.

*RAPPEL : PERSONNE NE VEUT QUE TU TE BRÛLE
(ni les ami·es, ni les camarades, ni la révolution)
- une bonne amie, d'une tendre sagesse*

SUR LE LIBÉRALISME DANS NOS MILIEUX :

(je ne suis probablement pas maoïste, reste qu'on peut lire Mao quand il a raison)

To let things slide for the sake of peace and friendship when a person has clearly gone wrong, and refrain from principled argument because he is an old acquaintance, a fellow townsman, a schoolmate, a close friend, a loved one, an old colleague or old subordinate. Or to touch on the matter lightly instead of going into it thoroughly, so as to keep on good terms. The result is that both the organization and the individual are harmed. This is one type of liberalism.

To indulge in irresponsible criticism in private instead of actively putting forward one's suggestions to the organization. To say nothing to people to their faces but to gossip behind their backs, or to say nothing at a meeting but to gossip afterwards. To show no regard at all for the principles of collective life but to follow one's own inclination. This is a second type.

To let things drift if they do not affect one personally; to say as little as possible while knowing perfectly well what is wrong, to be worldly wise and play safe and seek only to avoid blame. This is a third type.

Not to obey orders but to give pride of place to one's own opinions. To demand special consideration from the organization but to reject its discipline. This is a fourth type.

To indulge in personal attacks, pick quarrels, vent personal spite or seek revenge instead of entering into an argument and struggling against incorrect views for the sake of unity or progress or getting the work done properly. This is a fifth type.

To hear incorrect views without rebutting them and even to hear counter-revolutionary remarks without reporting them, but instead to take them calmly as if nothing had happened. This is a sixth type.

To be among the masses and fail to conduct propaganda and agitation or speak at meetings or conduct investigations and inquiries among them, and

Je pense que derrière certains burnout militants se cache aussi l'envie d'impressionner; alors s'exempter de la pression de la reconnaissance sociale donnerait plus d'espace pour s'engager de façon plus durable - sans sentir qu'on a besoin de se prouver. Je ne dis pas ici que les individus devraient se libérer de cette pression, mais plutôt que la dynamique que je décris entraîne ça aussi, et je dis surtout qu'il faut y trouver une réponse forte et structurante.

Ma réponse c'est : trouver son plaisir, challenger sa zone de confort, mais questionner ce qu'on sacralise (notre confort individuel) au dépit des nécessités des luttes (sans tomber dans un héroïsme aveugle à son privilège, une autre supériorité morale; sans être trop intransigeant·es). **Des nécessités mutuelles naissent entre ces deux axes - entre besoins sociaux et besoins des luttes - ça aura pris 5000 mots pour s'y rendre et c'est malheureux qu'on ait besoin de le dire, mais : peut-être qu'une des nécessités de nos luttes est de (commencer par) respecter nos camarades ?**

Fin.

LIMITES, PROBLÈMES ET QUESTIONS

Ce sont ici des questions qui restent ouvertes, que je n'approfondis pas dans ce texte, mais qui méritent d'être soulevées.

- Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain. La collectivisation de la responsabilité n'est pas mutuellement exclusive avec la responsabilité individuelle. Le travail qu'on fait est exigeant mentalement, émotionnellement, physiquement, socialement, etc. En cela, **nos espaces ne devraient pas considérer tous les besoins engagés par la lutte** : on ne fera plus de politique si on prend le temps de considérer toutes les sensibilités de chacun·e. Dessiner la ligne qui sépare ce qui relève du collectif ou de l'individuel est délicat, mais on va devoir trancher ensemble si on veut que les choses se passent. Ce qu'on prend en charge collectivement mobilise des ressources, parfois jusqu'à les monopoliser, à détourner les mandats des projets et à décentrer les luttes. Cette question pourrait aussi porter le titre de « Nos responsabilités individuelles face à la responsabilisation individuelle et à la moralisation », ce qui est un peu ironique, mais c'est dans ces craques étroites que ma réflexion me porte. Reste qu'on est des bêtes complexes et sensibles : quand on est blessé·es, irrité·es ou qu'on a des susceptibilités ou des traumatismes, ça nous empêche souvent d'être de bonne foi, et c'est normal. Ces quelques mots sur des bouts de papiers ne viendront pas effacer par magie des blessures profondes ou structurantes... Alors que faire de nos sensibilités, celles qui nous limitent ?

- Mes critiques s'appliquent à certains contextes seulement : **des espaces de cohabitation prolongés viennent perméa-**

biliser les frontières entre l'intime et le publique, entre le micro et macro politique... les questions de collectivisation s'y retrouvent compliquées.

- Comme nos milieux entremêlent besoins sociaux et politiques, une question majeure fait polémique : **dater des camarades**. Je date une camarade avec qui je m'organise. C'est parce que je rencontre des gens principalement dans ces milieux et aussi parce que les gens qui m'intéressent le plus s'impliquent dans des choses qui me tiennent à cœur. Après l'avoir connue, j'ai réalisé que j'admirais sa plume depuis plus d'un an avant de la rencontrer - c'est pas des choses que l'on planifie, ça, ce sont des contextes complexes et des sentiments... Bref, je l'aime et c'est trop tard pour faire autrement, mais que doit-on en faire ? Qu'est-ce que ce que ça amène comme lot d'enjeux ? Comment est-ce que nos dynamiques romantico-sexu prennent de la place dans des contextes d'organisation ? Qu'est-ce qu'une rupture ferait aux projets dans lesquels on s'implique les deux ? Qu'est-ce que ça ferait à nos groupes affinitaires ? Et qu'est-ce qu'on peut faire de ces enjeux, pour en protéger nos milieux et nos luttes ?

- Les enjeux sociaux soulèvent aussi la question du **bavassage** : comment on ventile ou on se vante de certains trucs qui ne devraient pas être semés à tous vents.

- S'organiser dans des **groupes affinitaires** plus resserrés peut parfois nous prémunir de certains enjeux de désirabilité sociale; offrir des espaces où on ressent moins la pression de se prouver, mais le revers c'est qu'on s'y entraîne moins à accueillir de nouvelles personnes et à bâtir des alliances - parfois chal-

5 à tard militants), voir avec insistance.

Si ce travail n'est pas accessible ou quand quelqu'un a moins de répartie ou d'expérience, on peut prendre la charge collective de faire de l'espace, de ralentir, d'accompagner la formulation d'une intuition, d'être patient·es et de laisser revenir sur un point qu'on pensait traité; tout ça au bénéfice de l'enrichissement de la réflexion. En fait, on pourrait sûrement (presque) toujours prendre plus le temps d'accompagner avec curiosité et soutenance; de **sortir de l'urgence**.

Personnellement, j'ai plus de patience (envers moi-même aussi) quand je pense que la motivation derrière une intervention maladroite est de faire avancer la lutte plutôt que d'avoir l'air cool et dont ben brillant·e. Si j'arrive à critiquer les pensées plutôt que les personnes, et que je n'associe plus ma valeur personnelle à ma pensée ou au nombre de personnes qu'elle rallie, alors je serais beaucoup plus disposé à tolérer le conflit d'idées. Je pourrais même **tenir en grande estime et aimer mes camarades avec lequel·es je suis en désaccord**.

Une responsabilité collective, mais qui retombe particulièrement sur les anciens, est de **pérenniser l'implication des nouveaux** en les aidant à explorer différentes façons de militer, en accompagnant les réflexions, en nourrissant les questionnements, en les aidant à trouver ce qui est le fun pour elleux. C'est aussi de les encourager à essayer de nouvelles tâches et accepter leurs erreurs - ou du moins désigner les espaces où c'est moins grave de se péter la gueule.

peut donc vouloir dire confronter l'opinion majoritaire malgré l'inconfort et le risque social, taire nos interventions qui ne serviraient que nos gains sociaux ou valoriser pour et par soi-même nos contributions (se libérer de l'approbation, de la validation, de la valorisation des autres). Mais, personnellement, à certains moments, ce sont des inquiétudes sociales qui étaient au cœur de mes besoins de validation. « Est-ce que ce que je fais est vraiment utile ? » voulait davantage dire « est-ce que je vais être apprécié pour ce travail ? ». Dans ce cas, je ne sais pas si la validation de nos contributions et implications devrait être collectivisée. Peut-être qu'on devrait faire le travail émotionnel de s'auto-valider, régler la question par soi-même, pas nécessairement seul (ça pourrait être auprès de nos ami·es ou camarades dans d'autres contextes), mais peut-être en dehors des contextes d'organisation ?

Je n'en suis pas tout à fait convaincu, mais on pourrait dire que s'inquiéter que tout le monde se sente utile et bon est une perte d'énergie et de temps car ça ne fait, de toute façon, que créer de nouvelles normes face auxquelles on peut se mettre de la pression. Il faudrait plutôt que ça devienne inimportant que les autres nous trouvent utiles ou pas; peut-être faut-il militer par vertu.

J'ai déjà soulevé que pour arrêter de personnaliser les critiques, il faut aussi savoir penser et parler; avoir des référents politiques pertinents, savoir présenter ses idées de façon intelligible et les défendre. Ça demande que ceux qui détiennent des savoirs, savoir-faire, savoir-être les passent aux suivant·es avec patience, et que ceux qui en ont moins les cherchent avec diligence (podcast en faisant la vaisselle, lecture insomniaque, osmose dans des

lengentes mais surement utiles pour certaines nécessités de nos luttes.

- Aussi, **tous les milieux n'ont pas ces caractéristiques** que je critique; on peut choisir d'emblée de mettre nos ressources là où le fonctionnement correspond mieux à notre idéal ou on peut même créer de nouveaux espaces, mais cela amène la question du morcellement des groupes - et intuitivement je suis d'avantage porté vers l'alliance que la scission. Reste qu'il faut être capable de se parler un minimum pour s'organiser ensemble.

SOUHAITS / IDÉAL

Ça se résume par **se mettre au service**.

Mais peut-on changer le poids qu'a le capital social dans nos espaces d'organisation ? Serait-ce possible d'embrasser la désirabilité sociale comme une dynamique structurante, en changeant plutôt ce qu'on valorise ? Soit en cultivant une culture qui favoriserait des comportements plus utiles ? Si on arrive à valoriser, disons, une saine contribution diligente et engagée, je crains que ça finisse quand même par aboutir dans des excès performatifs et transactionnels, car c'est peut-être l'effet du capital social : dénaturer et instrumentaliser ce qu'on pourrait superficiellement qualifier de soin ou bienveillance. Alors, préférons la bonne foi.

Ce que je propose, c'est un travail individuel de réflexion sur nos motivations, doublé d'une gestion parallèle (qui pourrait être collectivisée) de nos besoins sociaux et émotionnels - parce qu'ils sont bien réels. Par exemple, on peut prévoir un temps social entre des meetings, dans un setting différent et qui porte à séparer les enjeux de désirabilité sociale et nos opinions, idées et réflexions; mais il faut surtout développer une culture et des façons de s'organiser qui ne transigent pas via le capital social. Ça demande un gros travail d'ouverture et de **bonne foi**; de comprendre nos interventions et celles des autres, alors qu'on réfléchit ensemble, comme **cherchant le plus utile, la ligne juste** et non comme arguments dans une compétition de création du parti le plus cool.

Se mettre au service de la lutte et ses nécessités, en prenant donc soin de sa matière première : faire attention aux gens et être de

bonne foi, dans le but que les choses se passent, qu'on sache pourquoi on les fait et qu'on soit disponibles à en tirer des leçons. Quand je parle de se mettre au service, ce n'est pas un truc pieux, désintéressé ou robotique; ça peut être porté par la rage et l'amour et ça peut être incarné / investi / porté / vécu vivement. Mais il ne faudra pas non plus confondre discipline et violence, discipline et abnégation, ou discipline et stricte froideur.

Se mettre au service et surtout s'entendre sur ce **principe structurant et cette motivation partagée** aiderait à tolérer et valoriser la critique.

Qu'on soit capable de le dire quand une job est mal faite. Qu'on soit capables de recevoir la critique. Que l'erreur soit permise, qu'on apprenne, **qu'on critique pour rendre l'autre plus utile, et non pour se rendre soi plus cool**. Si la responsabilité individuelle est de demander de l'aide, la responsabilité collective est de créer un environnement réceptif à ces demandes, et, de surcroît, d'y répondre au mieux. Je crois qu'il faut être courageux, prendre des risques et se planter, pour apprendre. La responsabilité collective ici ne serait que de guider vers des espaces de formation; de ne pas rire quand quelqu'un se plante, et, au contraire, de le soutenir. Et comme c'est souvent l'égo (le sien et la perception de celui de l'autre) qui fait rire, en s'alliant derrière l'objectif commun de faire avancer la réflexion plutôt que les égos, il me semble que plusieurs de ces enjeux tombent d'eux-mêmes de toute façon.

Pour ce qui est collectif, c'est de ne pas perdre de vue ce pourquoi on fait les choses. Pour l'individu, se mettre au service ça